



Brigitte se leva et s'avança vers le lit....

(page 2268).

C. I.

LIVRAISON 289.

— Certainement ! répondit Amy Nabot.

— Pour aujourd'hui, je vous conseille de rester au lit et de vous reposer toute la journée.

— Non ! Non ! riposta l'espionne avec force. Je me sens tout à fait bien et je veux me lever tout de suite ! Je crois au contraire que je deviendrais malade si je devais rester plus longtemps couchée alors qu'il fait si beau dehors.

— Comme vous voudrez, chère amie...

Et James Wells se retira dans sa propre chambre pour que l'espionne puisse se lever et faire sa toilette. Il se sentait de fort bonne humeur et son cœur débordait d'allégresse.

Dans l'après-midi, ils s'en furent faire une longue promenade en voiture. Durant le trajet, l'explorateur dit tout-à-coup à sa compagne :

— Savez-vous où j'ai songé à vous conduire ?

— Dites ?

œ — A Montreux...

Un sourire de joie illumina aussitôt le visage de l'aventurière.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Quelle excellente idée !

— Alors, vous approuvez mon choix ?

— Sans aucun doute ! s'écria-t-elle. Aucun endroit au monde ne pourrait me convenir davantage ! Ah ! Je n'oublierai jamais, jamais !

— Regardez donc ce beau coucher de soleil ! interrompit James Wells. Ce sera le dernier que vous verrez sur la côte africaine. Demain à cette heure-ci, s'il plaît à Dieu, nous serons déjà loin en pleine mer... Et j'espère aussi que demain sera pour moi le premier jour d'une ère de bonheur !

Amy Nabot ne répondit que par un sourire, mais elle n'opposa aucune résistance quand l'explorateur se

pencha vers elle et appuya longuement ses lèvres contre les siennes

CHAPITRE CCCXXIX

UNE SITUATION EMBARRASSANTE

Dès qu'il eut été ramené à Paris, Dubois fut conduit en prison et, le matin suivant, deux gendarmes vinrent le chercher pour le conduire en présence d'un commissionnaire du Gouvernement qui avait été chargé de l'instruction préparatoire de son procès.

L'aventurière pénétra dans le bureau de ce personnage d'un pas délibéré et il se mit à regarder autour de lui avec des airs de matamore.

— Eh bien ? s'écria-t-il avec insolence.. J'espère que je vais savoir, maintenant, pour quel motif on a cru nécessaire de m'arrêter ?

— Vous devez certainement le savoir mieux que personne, répondit le fonctionnaire. D'abord et avant tout, voulez-vous me dire de quel droit vous portez un titre de comte ?

— Quant à ça, répliqua l'aventurier avec un sourire moqueur, — je suis bien obligé d'avouer que je ne suis pas plus noble que la semelle de mes souliers !

— En effet, remarqua le commissaire. Vous n'avez pas du tout l'air d'un gentilhomme !

— Merci !... Et ce n'est que de ça que je suis accusé ? Alors, ce n'est pas bien grave !

— Oh non ! Ce n'est pas tout ! Attendez ! Venez allez voir !

Ce disant, le Commissaire du Gouvernement attira

vers lui un dossier qui se trouvait sur le coin de la table.

Après y avoir jeté un coup d'œil, il reprit :

— Donc, vous êtes...

— Charles Dubois, interrompt l'espion avec insolence. Je suis agent secret au service de la République Française. Peut être ignoriez-vous ce détail malgré votre profonde érudition, Monsieur le commissaire.

— Non... Mais pour l'instant, ceci n'a pas grande importance... L'essentiel est que vous admettez être le fameux Dubois que nous recherchons depuis si longtemps...

— Oui... J'admets que je suis Dubois... Mais j'aimerais bien savoir pour quelle raison je suis recherché depuis si longtemps.. comme vous le dites...

— Pour des raisons multiples, mon cher Monsieur... D'abord, parce que vous vous êtes rendu coupable d'une escroquerie au préjudice du général Boisdeffre...

— Une escroquerie, moi ? Jamais de la vie, Monsieur le commissaire ! Le général et moi, nous avons tout simplement conclu une affaire et je ne crois pas me faire un compliment immérité en émettant l'opinion que le plus canaille de nous deux n'était pas moi !

— Modérez vos expressions, Dubois ! Je n'ai pas le droit de vous permettre de manquer de respect à un de mes supérieurs.

— Je ne lui ai pas manqué de respect ! rétorqua l'espion avec effronterie. Je suis persuadé de ce qu'il serait très fier s'il avait pu entendre ce que je viens de dire !

— Allons ! Soyez sérieux, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas ici pour plaisanter... Donc, vous niez avoir commis une escroquerie au préjudice du général Boisdeffre ?

— Assurément !

— Bien... Nous allons voir si vous persisterez encore à le nier devant le Conseil de Guerre...

— N'en doutez pas un seul instant !

— Est-ce que vous avez l'intention de continuer à me répondre sur ce ton là ?

— Oui...

— Alors, je renonce à poursuivre l'interrogatoire. Je vais vous faire reconduire à votre cellule où vous aurez tout le temps de réfléchir.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir et j'ai l'intention de confier ma défense à un avocat...

— Personne ne peut vous en empêcher... Quel avocat choisissez-vous ?

— Maître Laborie...

Le Commissaire du Gouvernement eut un geste de surprise.

— Laborie ? répéta-t-il. Pourquoi justement lui ?

— Ceci ne regarde que moi, Monsieur le commissaire.

— Je ne le nie point... Vous êtes libre de choisir le défenseur qui vous convient... Mais votre choix m'étonne un peu...

— Ça ne fait rien... Mais voulez-vous me permettre, avant de retourner en prison, de vous demander une petite faveur... dans l'intérêt du général Boisdeffre ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je voudrais vous prier d'avertir le général de ce que son ami Dubois sera défendu par le même avocat qui assiste la famille Dreyfus et que les journaux ne tarderont probablement pas à informer le public du genre d'affaires dont s'occupe l'Etat-Major... Vous allez voir que ça va être très amusant !

— Taisez-vous ! Canaille que vous êtes ! rugit le Commissaire du Gouvernement en frappant du poing sur la table.

— Je ne peux pas vous permettre de vous exprimer de cette façon en parlant de l'autorité militaire !

— Je ne vous ai pas demandé votre approbation, Monsieur le Commissaire ! remarqua froidement l'espion. Je vous ai seulement prié de répéter au général Boisdeffre ce que je viens de vous dire du choix de mon défenseur... Je crois d'ailleurs pouvoir vous promettre que vous serez amplement récompensé de votre obligeance, rien qu'en voyant la tête qu'il fera quand vous lui aurez annoncé cette bonne nouvelle !

— Je me garderai bien de lui en parler !

— Eh bien, tant pis pour lui !

Ce disant, Dubois tourna le dos au commissaire, et sans ajouter un mot, il se dirigea vers la porte près de laquelle attendaient les deux gendarmes qui devaient le ramener en prison.



Une heure plus tard, le Commissaire du Gouvernement qui avait interrogé Dubois se présenta chez le Préfet de Police.

— Que désirez-vous ? lui demanda le haut fonctionnaire.

— J'ai une nouvelle peu agréable à vous annoncer, Monsieur le Préfet...

— De quoi s'agit-il ?

Le commissaire mit alors le magistrat au courant des détails de l'interrogatoire de l'espion et lui répéta les paroles menaçantes de ce dernier.

— Que faut-il faire, Monsieur le Préfet ? demanda-t-il enfin. Il est évident que ceci pourrait provoquer un regrettable scandale et je ne sais vraiment plus à quel

saint me vouer ! Ne pourriez-vous me donner un conseil ?

Le préfet réfléchit un moment, puis il dit :

— C'est très embarrassant, en effet ! Vraiment, je ne vois pas non plus ce que nous pourrions faire !

Le Commissaire du Gouvernement laissa échapper un soupir.

Une assez longue pause s'en suivit. Les deux personnages étaient absorbés dans leurs pensées.

Finalement, ce fut le préfet de police qui reprit la parole de premier.

— Je serais presque tenté de croire qu'il aurait été préférable que cet homme n'ait pas été arrêté ! dit-il. Et vous ? Qu'en pensez-vous ? Sur quoi se baseraient les menaces de Dubois ?

— Je crains qu'il doit en savoir un peu plus long qu'il ne faudrait au sujet de l'affaire Dreyfus !

— Et vous pensez qu'il pourrait tout révéler au cours de son procès ?

— Evidemment ! Et il veut choisir Laborie pour plaider sa cause !

— Laborie ! Le plus fanatique soutient des partisans de Dreyfus !

— Oui !

— Je crois qu'il sera nécessaire d'avertir le général Boisdeffre, reprit le préfet en hochant la tête avec un air préoccupé. Voulez-vous vous charger de cette mission, Monsieur le commissaire ?

— S'il le faut, je le ferai, répondit le Commissaire du Gouvernement sur un ton mélancolique.

— Ça ne vous plaît pas ?

— Ma foi non... Pas trop !

— Eh bien, attendez... J'irai le voir moi-même...

Le commissaire laissa échapper un soupir de soulagement.

— Comme vous voudrez, Monsieur le préfet, répondit-il.

— Oui... Je vais y aller... Revenez me voir dans quelques heures... J'aurai peut être quelque chose de nouveau à vous annoncer...

— A vos ordres, Monsieur le préfet...

Et le Commissaire du Gouvernement se retira après avoir serré la main du haut fonctionnaire.

.....

Quand on vint annoncer la visite du Préfet de Police, qui lui avait déjà téléphoné pour lui dire qu'il allait venir le voir, le général Boisdeffre le reçut immédiatement et s'exclama sur un ton joyeux :

— J'ai été bien content d'apprendre que l'on avait enfin réussi à arrêter ce bandit de Dubois, Monsieur le préfet ! Maintenant, nous allons pouvoir régler nos comptes avec lui et il paiera cher le vilain tour qu'il m'a joué !

Le Préfet de Police prit place dans le fauteuil que le général lui avait désigné et il reprit avec un air quelque peu embarrassé :

— Il me semblerait presque, mon général, qu'il aurait mieux valu que cet homme ne soit pas tombé entre nos mains...

— Comment ? Que dites-vous là, Monsieur le préfet ? s'écria le général avec stupéfaction.

Le haut fonctionnaire se mit aussitôt à lui répéter ce que le Commissaire du Gouvernement lui avait dit.

Tandis qu'il parlait, le général Boisdeffre était gra-

duellement devenu de plus en plus pâle.

— Tout ceci pourrait donner lieu à un bien désagréable scandale, conclut le Préfet de Police.

— Oui, oui... Je comprends... murmura le général en se mordant la lèvre inférieure.

— Et Dubois veut confier sa défense à Maître Laborie !

— Un des plus ardents défenseurs de Dreyfus !

— Précisément ! Qu'allons-nous faire ?

Le général se prit la tête entre les mains et se mit à réfléchir longuement. Enfin, il leva de nouveau son visage vers son interlocuteur et lui dit :

— Il n'y a qu'une seule solution possible, Monsieur le préfet... Le procès contre Dubois ne doit pas avoir lieu...

— Mais... mon général !... Vous même avez déposé une plainte contre lui !

— Eh bien je la retire !

— Mais il y a encore d'autres plaintes !

— Le procès ne doit pas avoir lieu, avez-vous compris ? s'exclama Boisdeffre en frappant du poing sur la table.

— Mais sous quel prétexte pourrions-nous rendre la liberté à un malfaiteur de cette envergure ?

— Cet homme est de nationalité belge... Faites le donc reconduire à la frontière sous bonne escorte, en vertu d'un arrêté d'expulsion, et qu'il aille se faire pendre dans son pays.

— Bien général... Ce sera fait...

Et le préfet de Police prit congé du général Boisdeffre après lui avoir promis encore une fois que ses ordres seraient strictement exécutés, puisqu'il n'y avait vraiment pas d'autre moyen de sauvegarder l'honneur du Ministère de la Guerre.

*

**

En voyant le Commissaire pénétrer dans sa cellule Dubois ne se montra pas autrement étonné.

— M'apportez-vous de bonnes nouvelles, Monsieur le Commissaire ? demanda-t-il sur un ton légèrement ironique. Je parie que l'on a déjà reconnu mon innocence !

Le fonctionnaire dut faire un effort pour ne pas laisser échapper un cri d'indignation en présence d'un tel cynisme.

— La plaintes portée contre vous par le général Boisdeffre a été retirée, répondit-il sèchement.

— Je le pensais bien ! Alors ? Je peux m'en aller ? Puis-je vous offrir un apéritif au café du coin ?

— Taisez-vous, misérable ! Non, vous n'êtes pas encore libre ! Le Préfet de Police a signé un arrêté d'expulsion contre vous...

— Quelle ingratitude ! Moi qui ai rendu tant de services à la France !

— Vous mériteriez d'être fusillé...

— Possible ! Mais je ne suis pas le seul, n'est ce pas ? Et c'est bien pour cela que l'on préfère que j'aille me livrer à mes chères études sous d'autres cieux ! Enfin ! Puisqu'il faut que je parte, je partirai... Où est ma valise ?

— Est-ce que vous vous imaginez donc que l'on va vous laisser partir seul ?... Vous allez être reconduit à la frontière belge par les gendarmes !

— Pourquoi par les gendarmes ? Pourquoi pas par le colonel Henry, par exemple ? Voilà au moins un hom-

me qui est digne de toute l'estime et de toute la confiance de l'Etat-Major, n'est-ce pas ?

Le Commissaire du Gouvernement ne daigna plus lui répondre.

— Allons, venez, lui ordonna-t-il. Ne me faites pas perdre de temps !

L'espion obéit sans se faire prier. Mais, tandis qu'ils longeaient ensemble le corridor qui conduisait vers la sortie, il s'arrêta soudain et, posant familièrement sa main sur l'épaule du Commissaire, il demanda :

— Dites-moi donc, cher ami... J'ai droit à une indemnité pour avoir été arrêté sans motif sérieux n'est-ce pas ?

— Mais vous êtes fou ! s'écria le Commissaire du Gouvernement, au comble de l'indignation.

— Fou ? Pas le moins du monde, mon cher Monsieur ! riposta l'espion avec une déconcertante assurance. J'ai droit à une indemnité ! C'est la règle ! Et si on ne me la donne pas de bon gré, je m'adresserai aux tribunaux civils pour obtenir satisfaction.

— Vous ferez ce que vous voudrez... Cela ne me regarde pas...

— Bien... Nous verrons !

Et l'aventurier s'arrêta encore une fois pour allumer posément une cigarette, tout en regardant le Commissaire avec un air de sarcasme provocant.

Chapitre CCCXXX

VERS LE BUT LOINTAIN

Le navire sur lequel Lucie Dreyfus avait pris passage venait d'entrer dans la rade de Paramaribo où il devait faire escale.

Sachant que Leni Roeder se trouvait dans cette ville, où elle était revenue depuis peu, l'épouse du capitaine Dreyfus décida d'aller la voir pour lui demander des nouvelles.

Elle en parla à Monsieur de Vega et lui dit qu'elle avait l'intention d'interrompre son voyage pour s'arrêter quelque temps à Paramaribo.

— Mais c'est de la folie, Madame ! se récria le Mexicain. Vous voulez rester seule dans cette ville, sans aucune protection ?

— Je n'y serai pas seule, répondit Lucie. La jeune fille dont je vous ai parlé, Mademoiselle Leni Roeder, se trouve actuellement à Paramaribo.

Le Mexicain hocha la tête avec un air contrarié et reprit :

— Néanmoins, je ne vous conseillerais pas de vous arrêter ici, Madame... Je suppose que vous voulez vous arrêter à Paramaribo pour tenter quelque chose... Mais

cela ne serait pas raisonnable, croyez-moi ! Vous ne devriez pas vous laisser entrainer ainsi par les impulsions de votre cœur.

Lucie l'avait écouté sans répondre.

Les paroles de Monsieur de Vega anéantissaient jusqu'à sa dernière illusion.

En effet, qu'aurait-elle pu faire pour son mari en se basant sur l'aide d'une faible jeune fille comme Leni ?

— Et alors ? Comment vais-je faire pour sauver mon mari ? fit-elle, les larmes aux yeux. Que me conseillez-vous, Monsieur de Vega ?

— Je ne sais ! Je voudrais bien vous aider, mais il me semble évident que, pour le moment, il n'y a rien à faire !

La malheureuse laissa échapper un sourd gémissement.

— Il ne faut quand même pas perdre courage ! reprit le Mexicain. Continuez le voyage avec moi et ayez confiance en moi... Je connais des personnes influentes qui pourront peut être faire quelque chose en faveur de votre mari...

— Merci, Monsieur de Vega, murmura l'infortunée en essuyant ses larmes. Je crois, effectivement, que vous avez raison... Je vais donc me borner à aller faire une courte visite à Mademoiselle Røeder, puis je reviendrai à bord.

Dès qu'elle fut descendue à terre, Lucie demanda à un passant où se trouvait la maison du missionnaire Van Houten. Ce dernier habitait tout près du port et, cinq minutes plus tard, la jeune femme se trouvait en présence de la fiancée de Fritz Ludens.

— Vous ici, Madame Dreyfus ! s'écria Leni, qui croyait rêver. Comment cela est-il possible ?

— Je viens d'arriver, mon enfant ! répondit Lucie. Et je suppose que vous pouvez deviner les raisons pour lesquelles j'ai fait ce long voyage !

— Oui... Je comprends, murmura la jeune fille d'une voix sourde ; vous voudriez tenter de faire évader le capitaine Dreyfus, n'est-ce pas ?

— Evidemment... C'est la seule chose qui reste encore à tenter...

Leni Røeder continuait de la regarder fixement comme si elle n'avait pas encore pu se persuader de ce que c'était bien Madame Dreyfus, en chair et en os, qui se tenait devant elle.

— Et... Avez-vous déjà conçu quelque projet ? interrogea-t-elle après un moment de silence.

— Non, Leni... Je ne sais pas encore comment je vais procéder... J'espère que Dieu me donnera un conseil ! Et vous Leni ? Parlez-moi un peu de votre fiancé. Est-ce qu'il est déjà en liberté ?

— Non, Madame... Pas encore, mais j'espère le revoir bientôt...

Les deux femmes causèrent longtemps, confondant leurs soupirs et leurs larmes. Leni décrivit en détail la triste situation dans laquelle se trouvait le capitaine Dreyfus, à l'île du Diable.

Après deux heures, Lucie se leva pour prendre congé de Leni.

— Vous voulez déjà vous en aller, Madame ? demanda la jeune fille avec étonnement.

— Oui, Leni... Le bateau va repartir...

— Quel dommage ! J'aurais été si contente si vous aviez pu rester un peu ici !

— Si Dieu me vient en aide, nous nous reverrons bientôt, ma chère Leni.

La jeune fille se jeta entre les bras de Lucie qui la serra contre son cœur et l'embrassa avec une tendresse maternelle.

— Au revoir, Leni ! Bonne chance ! lui dit-elle. Je vous souhaite beaucoup de bonheur, à vous et à votre futur époux.

— Que Dieu vous entende, Madame !

Et les deux femmes se séparèrent.

Un quart d'heure plus tard Lucie remontait à bord du navire. Elle éprouvait le besoin de s'isoler, de rester seule avec son chagrin.

Maintenant qu'elle était près du but, elle se sentait étreinte d'une indicible angoisse qui la tourmentait sans répit.

Bientôt le navire leva de nouveau l'ancre et sortit du port pour continuer son long voyage.

Lucie demeurait immobile près du hublot, laissant errer son regard mélancolique sur la rade dont les flots s'irradiaient sous les reflets empourprés du soleil couchant.

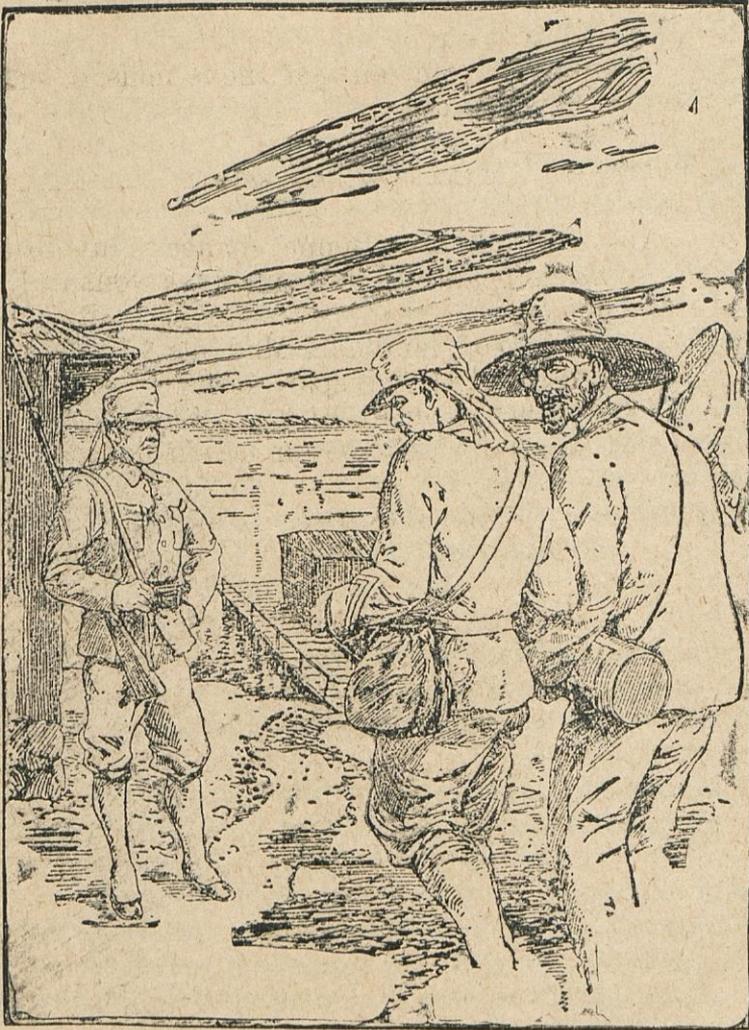
Tout-à-coup, elle entendit que l'on frappait à la porte de la cabine.

Elle alla ouvrir et se trouva en présence de Monsieur de Vega.

— Excusez-moi, Madame, lui dit le Mexicain en s'inclinant. Je voulais vous dire que nous allons passer devant l'Archipel du Salut où se trouve l'île du Diable...

L'île du Diable ! s'exclama Lucie en pâlisant. Peut-on l'apercevoir ?

— Oui, Madame... Si vous voulez bien venir sur le



Quelques instants plus tard, l'homme de garde apparut.
(page 2275).

pont avec moi, je vous la montrerai.

Lucie dut faire un grand effort pour sortir de la cabine et gravir les marches de l'escalier qui conduisait au pont-promenade, en s'appuyant au bras de Monsieur de Vega.

Quelques instants après ils arrivèrent sur le pont.

Le Mexicain étendit la main vers un groupe d'îlots qui se profilaient au loin sur l'horizon.

— Voici l'Archipel du Salut, dit le Mexicain.

— Et où est l'île du Diable ?

— C'est celle-là, répondit Monsieur de Vega en désignant le plus proche des îlots.

Lucie tourna ses yeux de ce côté et vit une sorte de récif tout brûlé de soleil et qui paraissait entièrement privé de toute espèce de végétation. Quelques mouettes tournaient autour de ce sinistre rocher en faisant entendre des cris lugubres et stridents.

— Celle-là ? murmura-t-elle.

— Oui...

En voyant cette terre maudite où son mari languissait depuis plus de deux ans, en proie aux plus atroces souffrances, Lucie ne put retenir un gémissement de douleur.

— Alfred ! balbutia-t-elle, en tendant les bras vers l'île. Ah ! Mon pauvre Alfred ! Tu ne t'imagines certainement pas que je suis si près de toi !

L'infortunée avait le visage tout baigné de larmes et elle paraissait presque sur le point de s'évanouir.

— Courage, Madame ! dit Monsieur de Vega en la prenant par le bras pour la soutenir. Je suis convaincu de ce que votre mari sera bientôt libre !

Le navire poursuivait rapidement sa route et bientôt, les sinistres îlots ne furent plus qu'une petite tâche noire qui ne tarda pas à disparaître complètement, se confondant avec la mer et le ciel obscurcis par la pénombre du crépuscule.

— Voulez-vous que je vous reconduise à votre cabine ? proposa le Mexicain.

— Non, non... Laissez-moi ici...

Elle continuait de tenir son regard fixé dans la direction de l'Archipel qu'elle ne pouvait déjà plus voir et elle murmurait de temps à autre le nom de son époux :

— Alfred ! Alfred !

Chapitre CCCXXXI

LE REVE REALISE

Leni avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis le jour où elle avait quitté Max Erwig.

Et pourtant, la Guyane Française n'était pas bien éloignée de Paramaribo ! Comment expliquer une aussi longue absence ?

La jeune fille devenait de jour en jour de plus en plus nerveuse et de plus en plus impatiente.

Si la tentative du jeune Alsacien avait échoué ? Si le complot avait été découvert ? Si le courageux jeune homme était tombé aux mains des autorités de l'Administration Pénitentiaire ?

Chaque fois qu'un navire entrait dans la rade, Leni Røeder courait vers le port dans l'espoir enfin de voir arriver son fiancé et son camarade. Mais chaque fois, son espoir était cruellement déçu.

Un soir, elle vit un navire hollandais s'approcher et, comme d'habitude elle s'empressa de se diriger vers l'endroit où il devait aborder.

Un quart d'heure plus tard, le navire s'arrêta le long du quai et, après que l'on eut installé la passerelle, les passagers commencèrent à descendre.

Tout-à-coup, un cri s'échappa des lèvres de la jeune fille.

Rêvait-elle ? Était-elle en proie à une hallucination ?

— Non ! Ce jeune homme qui lui adressait des signes affectueux de la main était bien Fritz Luders, son fiancé !

Avant même qu'il eut atteint l'extrémité de la passerelle, la jeune fille courut vers lui et, le serrant passionnément entre ses bras, elle se mit à l'embrasser avec effusion.

Durant plusieurs minutes, ni l'un ni l'autre des deux fiancés ne furent capables de dire un seul mot, tellement leur émotion était grande. Finalement, ce fut Fritz Luders qui recouvrit le premier l'usage de la parole.

— Allons-nous en, ma petite Leni, dit-il. Il vaut mieux ne pas trop attirer l'attention sur nous...

— Tu as raison ! répondit-elle en s'éloignant avec lui, le tenant par la main ; nous devons tout éeci à notre généreux ami qui n'a pas hésité à risquer sa vie et sa liberté pour te sauver !

— Je le sais, Leni...

Mais Fritz Luders ne put en dire davantage parce que l'émotion le suffoquait.

Quand ils arrivèrent à la maison du missionnaire, ce dernier embrassa cordialement Fritz Luders et il félicita Max Erwig qui, par discrétion, s'était tenu à l'écart jusque là, ne débarquant que quelques instants après son ami et le suivant à quelque distance, tandis qu'il se dirigeait vers la maison avec sa fiancée.

— Et maintenant, mes enfants, qu'allez-vous fai-

re ? demanda le Père Van Houten en regardant les deux fiancés avec intérêt.

— Je vous avouerai que je n'y ai pas encore pensé ! répondit Fritz Luders. Ma joie de me retrouver libre a été tellement grande que je ne suis pas encore parvenu à coordonner mes idées...

— Je comprends cela ! répondit le missionnaire. Mais vous ne devez pas perdre de vue que vous n'êtes pas encore entièrement à l'abri de tout danger... Vous n'ignorez pas que les autorités de la Guyane Française pourraient vous faire extradier !

A ces mots, le jeune homme pâlit.

Cette fois, s'il avait le malheur d'être de nouveau arrêté il serait certainement fusillé !

— Mon Dieu ! balbutia Leni, atterrée. Que devons-nous faire ? Donnez-nous un conseil, Monsieur Van Houten !

Max Erwig intervint et s'exclama :

— A mon avis, Fritz Luders n'a pas autre chose à faire que de prendre passage à bord du premier navire en partance pour l'Europe.

— En effet, approuva le missionnaire, — ceci est le seul conseil que je pourrais donner moi-même...

Max Erwig se dirigea aussitôt vers la porte.

— Je vais aller m'informer des prochains départs de paquebots, annonça-t-il.

— Soyez prudent ! lui recommanda le Père Van Houten.

— Vous aussi, vous devez éviter de trop vous montrer en public !

— Soyez tranquille ! répondit Max.

Et le courageux jeune homme se dirigea vers le port, tandis que Leni et son fiancé continuaient d'échanger leurs confidences sous le regard paternel du missionnaire.



— Vous avez de la chance ! s'exclama Max Erwig, revenant à la maison après une demi-heure. Il y a un bateau autrichien qui part demain matin... Vous pouvez monter à bord tout de suite et ce serait ce que vous auriez de mieux à faire, parce que vous serez plus en sécurité sur ce navire qu'ici où la police pourrait venir chercher Fritz à n'importe quel moment...

— Alors, faisons vite ! Ne perdons pas de temps ! s'écria Leni, en proie à une agitation indescriptible.

La femme du missionnaire l'aida à faire ses bagages. Au bout d'une demi-heure tout était prêt.

— Et toi Max ? tu ne pars pas avec nous ? demanda la jeune fille à son dévoué camarade.

— Non, répondit le brave garçon. Moi, je reste ici.

— Ne crains-tu pas que...

— Je ne crains rien du tout ! Ce que j'ai fait ne constitue pas un motif d'extradition.

— Et, ne reviendras-tu pas bientôt en Europe ?

— Qui sait ? Il faudra d'abord que je fasse ma vie, ma chère Leni. Tu connais mon histoire, n'est-ce pas ?

J'espère que nous nous retrouverons bientôt, mais, pour le moment, je suis obligé de vous laisser partir sans moi et je vous souhaite d'être très heureux ensemble !

Leni, qui avait des larmes aux yeux, l'embrassa de tout cœur.

Max Erwig accompagna les deux fiancés jusqu'au navire et prit congé d'eux définitivement.

— Au revoir, mon cher Fritz ! dit-il en serrant fortement la main de son ami. J'espère que tu ne tarde-

ras pas à oublier tout ce que tu as souffert, mais que, par contre, tu te souviendras quelquefois de moi!

— Je ne t'oublierai jamais, Max ! affirma le fugitif avec énergie. Je te dois la vie et... le bonheur !

**
*

Le navire glissait doucement sur les flots calmes, sortant de la rade de Paramaribo. Fritz Lüders et Leni se trouvaient sur le pont et leurs regards ne se détachaient point de la côte dont les contours s'estompaient peu à peu dans le lointain.

— Nous sommes sauvés, Leni ! s'exclama soudain le jeune homme ne serrant sa fiancée entre ses bras.

— Oui... Mais j'ai encore l'impression de rêver, mon cher Fritz ! Je peux à peine croire à mon bonheur !

— Tu peux y croire en toute confiance, Leni ! répondit le jeune homme en souriant. Notre rêve s'est enfin réalisé !

Et leurs lèvres se joignirent en un long baiser.

Chapitre CCCXXXII

LE PROCÈS DE ZOLA

Quand il reçut communication de la date à laquelle son procès devait avoir lieu, Emile Zola laissa échapper une exclamation de soulagement.

— Enfin ! s'écria-t-il. Maintenant, le jour est proche où je vais pouvoir dire toute la vérité !... Personne ne pourra m'empêcher de lutter jusqu'au bout pour le triomphe de cette juste cause que j'ai entrepris de défendre !

La femme du célèbre écrivain, qui se trouvait à ce moment dans le cabinet de travail de son mari, baissa les yeux et murmura avec un air inquiet :

— Je crains pour toi, Emile ! Ce procès pourrait mal finir !... Les accusations que l'on a portées contre toi sont terribles !

— Ce ne sont que des calomnies, d'infâmes mensonges !... Et c'est précisément pour cela que la réaction sera plus violentes !

Madame Zola n'osa point insister et elle s'abstint d'exposer ses craintes.

D'ailleurs, une telle expression d'assurance et de confiance en soi se lisait dans les yeux de l'illustre ro-

mancier qu'elle-même ne tarda pas à se sentir un peu plus rassurée.

— Je vois que tu es toujours aussi sûr de la victoire, Emile ! dit-elle enfin. Par conséquent, je ne veux pas te contredire et j'espère que tu réussiras..

— Ne crains rien !... D'ici peu, je vais pouvoir m'expliquer devant le jury et devant le public... Je ne doute pas un seul instant de la victoire finale !... Le capitaine Dreyfus sera pleinement réhabilité !

— Et ce sera ! répondit la jeune femme en embrassant tendrement son mari, car ce malheureux ainsi que son épouse, a déjà bien assez souffert !

*
**

Le matin du jour fixé pour le procès, le domestique d'Emile Zola vint annoncer à son maître que la voiture était prête. C'était une petite automobile, une des premières qui aient circulé à Paris à cette époque où il n'en existait encore que quelques douzaines.

Malgré l'insistance de son mari, Madame Zola insista pour l'accompagner.

— Comment pourrai-je rester ici tandis que tu vas affronter tes dangereux ennemis ? plaida-t-elle. Non, Emile !... Je veux assister moi aussi à un bonheur et une gloire auxquels je ne puis renoncer !

— Oui... Mais, durant les débats, il pourrait y avoir des incidents... Je crois vraiment que tu ferais mieux de rester à la maison...

— Non, Emile ... Quoi qu'il puisse arriver, je veux être auprès de toi !

Le domestique, qui avait entendu cette conversation, se permit d'intervenir.

— Que Madame veuille bien m'excuser, dit-il, mais je crois que Madame commettrait une imprudence en se rendant au tribunal... J'ai parlé à un gendarme qui venait justement de là-bas et il m'a dit que la foule paraît menaçante...

Madame Zola haussa les épaules comme si elle n'avait voulu attacher d'importance aux paroles du domestique. Mais celui-ci insista.

— Le gendarme m'a affirmé que presque tout le monde crie : « Vive l'armée !... A bas Zola ! » reprit-il.

— Ceci n'a aucune importance, Jean ! dit le romancier en s'adressant à son serviteur. Qu'ils crient tout ce qu'ils voudront !... Les cris n'ont jamais fait de mal à personne !

Puis, se tournant de nouveau vers sa femme, il poursuivit :

— Néanmoins, il serait préférable que tu ne viennes pas, ma chère amie... Certains spectacles ne sont pas faits pour les femmes...

Madame Zola se redressa avec orgueil et répondit :

— Pourquoi, Emile ?... Je suis ta compagne dans la gloire ainsi que dans la vie intime et je dois également être auprès de toi à l'heure du danger...

A ce moment, l'avocat Laborie apparut.

— Eh bien, mon cher ami ?... Etes-vous prêt ? demanda-t-il en serrant la main du romancier.

— Oui, je suis prêt, répondit Emile Zola.

— Alors, partons...

— Ma femme tient absolument à venir avec nous, dit l'écrivain. Qu'en pensez-vous, cher maître ?

— Si Madame Zola veut venir avec nous, je serai bien content de sa compagnie, répondit simplement l'avocat.

Quelques instants plus tard, tous trois prenaient place dans l'automobile.

Le domestique n'avait pas exagéré.

A mesure que l'on s'approchait du tribunal, on entendait plus distinctement les cris de la foule.

Quand le véhicule s'arrêta sur la place, qui était noire de monde, l'intervention de la police fut nécessaire pour protéger Emile Zola et lui frayer un passage car quelques exaltés s'étaient déjà élancés vers lui en poussant des cris de menaces et en l'accablant des plus grossières injures.

*
**

La salle dans laquelle l'audience allait avoir lieu présentait à peu près le même aspect que le jour du procès d'Esterhazy. Les bancs réservés au public étaient encombrés et, dans le fond, on apercevait un groupe d'individus de mine peu rassurante.

Le banc du Tribunal était encore désert.

Les huissiers étaient occupés à mettre la dernière main aux préparatifs traditionnels.

Enfin, les magistrats apparurent et, en même temps une porte latérale s'ouvrit, livrant passage à Emile Zola et à son défenseur.

Quelques instants après, le président ouvrit la séance.

Après avoir lu l'acte d'accusation, il se tourna vers les jurés et s'exclama :

— Messieurs les jurés, je vous prie de bien vouloir vous opposer à ce que les débats dérivent vers des questions étrangères à celle qui fait l'objet du procès... L'accusé et la défense vont tenter d'entamer une discussion sur l'affaire Dreyfus et cela ne doit pas être toléré, parce que l'affaire Dreyfus a déjà été jugée et qu'il n'y

a plus à y revenir...

Maître Laborie se leva immédiatement et il se mit à protester énergiquement contre cette restriction. Mais sa voix fut aussitôt couverte par les rumeurs de la foule.

Ensuite, on passa à l'audition des témoignages.

Mais chaque fois que la défense tentait de parler de Drefus, faisant remarquer qu'il était indispensable de considérer les deux affaires comme étant étroitement liées l'une à l'autre, le président agitait sa sonnette et coupait la parole à l'avocat, tandis qu'une partie du public exprimait son approbation par des applaudissements enthousiastes.

— Nous sommes ici pour discuter de l'inculpation portée contre Emile Zola et non pour ressusciter l'affaire Dreyfus! ne cessait de dire le président.

Laborie ne se tenait quand même pas pour battu et il insistait avec véhémence, se débattant comme un diable dans un bénitier et essuyant à chaque instant la sueur qui ruisselait de son front.

Mais tous ses efforts étaient vains. Personne ne voulait écouter ses héroïques protestations.

CHAPITRE CCCXXXIII

LE RETOUR

Après une traversée sans incidents, Leni Roeder et Fritz Luders avaient débarqué à Rotterdam et ils avaient continué leur voyage en chemin de fer pour retourner dans leur pays.

Le train filait à toute vitesse dans la nuit, à travers la campagne silencieuse et déserte.

Dans quelques heures, les deux fiancés allaient arriver à destination.

Fritz Luders avait fini par s'endormir et Leni assise vis-à-vis de lui, contemplait son visage décharné sur lequel apparaissaient encore visiblement les stigmates des horribles souffrances qu'ils avaient endurées à la Guyane.

— Que Dieu l'aide à se rétablir bientôt ! soupirait la jeune fille en se passant une main sur les yeux pour essuyer une larme qui venait d'apparaître à ses paupières. Mon pauvre Fritz ! Comme il doit avoir souffert ! Comment est-il possible que des êtres humains puissent traiter leurs semblables avec une telle dureté ! Que va dire sa mère quand elle le verra revenir dans cet état ? Mais elle sera quand même bien contente de son retour !

Je vais lui ramener moi-même son fils qu'elle croyait perdu à jamais !

Juste à ce moment, Fritz Luders ouvrit les yeux.

— Où sommes-nous Leni ? demanda-t-il. Ne serons-nous pas bientôt arrivés ?

— Si, Fritz... Dans deux heures...

— Enfin !

Ce disant, le jeune homme se leva et, sortant dans le couloir, il s'approcha d'une fenêtre. Mais la nuit était tellement obscure qu'il ne put rien distinguer.

— On ne voit rien du tout ! remarqua-t-il. Il fait noir comme dans un four !

— Il n'y a plus que deux arrêts, dit Leni.

— Tu en es sûre ?

— Oui... Pendant que tu dormais, j'ai regardé les noms de toutes les stations où nous nous sommes arrêtés. Sois tranquille !... Tu reverras bientôt ta maman !

Luders se passa une main sur le front et laissa échapper un soupir.

Un tourbillon de souvenirs émouvants venait de surgir dans son esprit. Tout son passé lui revenait à la mémoire comme une vision de rêve.

D'un geste instinctif, il prit la main de Leni et la serra affectueusement entre les siennes ; mais, avant de pouvoir parler, il dut faire un effort pour vaincre l'émotion qui l'étreignait.

— Leni ! murmura-t-il enfin. Ma chère petite Leni !

— Fritz !

— Dis-moi, Leni... Quelle impression éprouverai-je tandis que nous parcourrons ensemble cette rue ?... Te souviens-tu ?... Combien de fois n'y avons-nous pas passé, serrés l'un contre l'autre ?... Te rappelles-tu, Leni ?

— Oh, oui, Fritz !... Je n'oublie pas si facilement !

— Moi non plus... Mais il me semble que des siècles

se sont écoulés depuis ce temps !

— Notre bonheur à venir devra nous faire oublier le passé, mon cher Fritz ! murmura la jeune fille avec un soupir.

Son fiancé lui serra de nouveau la main tout en la regardant fixement dans les yeux avec une expression d'indicible tendresse.

Néanmoins, Leni devina que le jeune homme était préoccupé de quelque chose.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle.

— A rien... A quoi veux-tu que je pense en ce moment ?

— Et pourtant, je suis convaincue de ce que tu me caches quelque chose !... Je vois bien que tu es tourmenté par une secrète inquiétude...

Fritz Luders sourit et répondit :

— En effet, Leni... Tu as bien deviné !... J'étais en train de penser... à la façon dont je pourrai gagner honnêtement ma vie, et assez largement pour te rendre aussi heureuse que tu le mérites...

— Nous aurons bien le temps de penser à cela par la suite, mon cher Fritz... Ce n'est pas aujourd'hui même que tu vas te mettre au travail, n'est-ce pas?... Donc, il me semble bien inutile d'y penser dès maintenant...

— Mais ma petite Leni !... Ne comprends-tu donc pas que c'est là le plus important problème que nous ayons à résoudre ?

— Si... Mais il y a un temps pour tout... Pour l'instant, pense seulement à la joie que ta mère va éprouver en te revoyant...

— Espérons que nous allons la trouver en bonne santé ! dit le jeune homme. Comme elle doit avoir souffert pendant ma longue absence !

— Sans aucun doute !... Mais maintenant, la joie de te revoir la fera renâître à une nouvelle vie ! Elle